Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

26 | 2017

Varia

Joseph GEIGER, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine*

Corinne Bonnet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/6260>

DOI : 10.4000/anabases.6260

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017

Pagination : 236-238

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Corinne Bonnet, « Joseph GEIGER, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine* », *Anabases* [En ligne], 26 | 2017, mis en ligne le 01 novembre 2017, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/6260> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.6260>

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

© Anabases

Joseph GEIGER, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine*

Corinne Bonnet

RÉFÉRENCE

Joseph GEIGER, *Hellenism in the East. Studies on Greek Intellectuals in Palestine*, Stuttgart, Franz Steiner (Historia Einzelschriften, 229), 2014, 177 p., 49 euros / ISBN 9783515106177.

- 1 L'apport de la Palestine à la culture grecque d'époque hellénistique et romaine (voire byzantine) a assurément été sous-évalué. Le livre de J. Geiger vient opportunément éclairer cet « hellénisme » oriental. L'on a prêté une grande attention aux auteurs provenant d'Alexandrie, Pergame, Antioche ou bien entendu Athènes, les grands « phares » de l'hellénisme post-classique, mais on a négligé de s'intéresser aux centres moins importants et pourtant névralgiques dans ce qui apparaît comme un véritable réseau de diffusion de la *paideia* grecque. De surcroît, lorsqu'on s'est penché sur la Palestine, c'est presque exclusivement pour voir comment le judaïsme s'est ouvert à l'hellénisme. Or, comme le montre bien ce livre, notamment à travers une approche prosopographique de grand intérêt, la Palestine n'est nullement restée en dehors de ces dynamiques, ni à l'époque hellénistique après la conquête d'Alexandre, ni durant les premiers siècles de l'Empire, avec en particulier la Seconde Sophistique. L'aire palestinienne a bien pris sa place dans ces phénomènes, grâce à l'activité de poètes, écrivains, philosophes, et autres figures de la vie intellectuelle, qui ont contribué à la fois à répandre l'hellénisme en Palestine et à faire connaître, à travers le *medium* grec, leurs traditions locales, susceptibles de trouver dans l'hellénisme une « caisse de résonnance », comme l'avait déjà très bien souligné Glen Bowersock dès 1990, dans *Hellenism in Late Antiquity* (Ann Arbor).

- 2 Après une brève Préface (p. 7-9), qui tient lieu d'Introduction et dans laquelle apparaissent de suite les représentants majeurs de cet hellénisme palestinien – Ménippe, Méléagre, Philodème, Marinos, Procope, etc. –, le volume se structure autour de trois sections. La première (p. 12-56), qui rendra de grands services, est une prosopographie des intellectuels grecs de Palestine (Gadara comprise). Ils y sont recensés, dans l'ordre alphabétique. Un astérisque signale ceux sur lesquels on dispose d'un dossier documentaire étoffé ; les autres sont souvent simplement mentionnés dans une source, sans que leur parcours ou leur production nous soit connu. C'est donc la communauté des *pepaideumenoï* palestiniens qui est reconstituée. Les auteurs chrétiens y sont incorporés, pourvu que leurs travaux ne portent pas exclusivement sur des sujets chrétiens. C'est ainsi qu'Eusèbe de Césarée est exclu. De même, les auteurs relevant de ce qu'on appelle la littérature « judéo-hellénistique » ne sont pas pris en compte. Tout en comprenant la logique de ce critère, on peut craindre qu'il ne sépare artificiellement une communauté intellectuelle que les options religieuses n'empêchaient nullement de dialoguer. L'effet de « réseau social » est ainsi sacrifié à une logique confessionnelle discutable. Il n'empêche que ce catalogue donne à voir une pépinière de talents : poètes, grammairiens, orateurs et rhéteurs, chronographes, philosophes de différentes « obédiences » (cyniques, épicuriens...), qui rend justice à la vie intellectuelle de Gaza, Ascalon ou Gadara en particulier. Cinq appendices (assez brefs) complètent le tableau ; ils portent sur les visiteurs qui ont effectué de brefs séjours en Palestine, le cercle d'Hérode, les Juifs et les Samaritains, les intellectuels originaires de Petra et, enfin, les inscriptions versifiées provenant de Palestine.
- 3 Dans la deuxième partie de l'ouvrage (p. 57-133), J. Geiger se concentre sur les intellectuels ascalonites, particulièrement mis en lumière par la documentation, sur un arc chronologique long (de la fin de la République à la conquête arabe). L'Auteur s'interroge sur leur rapport à la langue grecque et aux modèles littéraires de l'hellénisme, ce qui conduit inévitablement à la question de leur « identité ». Il souligne bien le fait que, dans certains poèmes de Méléagre de Gadara, est affiché l'orgueil d'appartenir à la *paideia* grecque, mais aussi l'attachement à la patrie d'origine. Comment ces auteurs combinaient-ils divers horizons de référence ? Pour approfondir ces questions, la lecture de N. Andrade, *Syrian Identity in the Greco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013 (non cité dans la bibliographie) s'impose. Concernant les premiers témoignages d'hellénisation à Ascalon (davantage sans doute que d'hellénisme), J. Geiger fait référence aux inscriptions athéniennes et déliennes concernant des Ascalonites. Pour la célèbre épitaphe bilingue (phénicien-grec ; *IG II² 8388*) d'Antipatros enterré au Céramique à Athènes par les soins d'un Sidonien, je me permets de renvoyer à mon volume *Les Enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique* (Paris, 2014, p. 462-471). L'Auteur suit ensuite chronologiquement le développement de l'hellénisme à Ascalon, période par période, tout en soulignant les apports de deux personnalités fortes, le poète Euenos d'Ascalon (bien connu par l'*Anthologie Palatine*) et Julien d'Ascalon, expert en métrologie et en techniques de construction, notamment. Le dernier chapitre de la II^e partie explore deux sanctuaires ascalonites, celui d'Asclépios *leontouchos* (qui renverrait à un serpent et non à un lion) et le *tsrif*, lieu d'idolâtrie signalé par le *Talmud de Babylone*.
- 4 Enfin, la dernière section de l'ouvrage (p. 135-150) cerne la littérature latine de Palestine. L'usage du latin fut en effet encouragé par la présence romaine, y compris les colonies et les écoles, plus tard par le christianisme et l'Église. Le latin était en outre

une voie obligée pour faire des études de droit, notamment à Beyrouth, centre réputé dans ce domaine. La littérature latine a aussi circulé en Palestine, comme ces papyrus de l'*Énéide* de Virgile, découverts à Nessana et parfois traduits en grec, ce qui révèle un milieu véritablement cosmopolite, si l'on songe au fait que l'araméen restait vivace dans ces régions.

- 5 Au terme de ces trois parties, le lecteur aurait apprécié de disposer d'une conclusion, d'autant que l'introduction est elle-même on ne peut plus synthétique. Il n'en reste pas moins que le livre apprend à connaître tout un pan de l'hellénisme méconnu et à le situer dans son environnement linguistique et culturel au sens large. Les trois sections, passablement déséquilibrées du reste, ne fournissent pas un cadre exhaustif, mais illustrent tout le potentiel propre à la Palestine comme foyer périphérique, mais rayonnant. On perçoit bien certaines spécificités de cet hellénisme palestinien, ses liens avec différentes régions, proches (la Phénicie, Jérusalem, Antioche...) ou lointaines (Athènes, Rome), mais il revenait à l'Auteur de les faire émerger avec force, en les synthétisant, dans la conclusion qui fait défaut.
-

AUTEURS

CORINNE BONNET

Université Toulouse – Jean Jaurès (UT2J)

cbonnet@univ-tlse2.fr